

Les yeux ouverts

Roman par Isabelle Beaulieu

Ce roman d'apprentissage de Claire Hélié évoque la découverte du monde par les voies du rêve, de l'art et de la beauté.

La P'tite et la Grande, deux jeunes filles, vivent dans le Chicoutimi des années 1960. La religion y est omniprésente. Les vies des protagonistes sont constituées de convenances, respectées davantage par la seconde fillette. Leurs existences étriquées basculent tranquillement au fur et à mesure que l'art s'y imisce. Pour la P'tite, c'est sa vision de la société qui s'en trouve changée, tandis que pour la Grande, c'est la bougie d'allumage qui lui donne l'impulsion de partir à la recherche de son père, ce dernier ayant quitté le nid familial depuis longtemps. Ce roman initiatique diffère d'autres livres du même genre, puisque chez Hélié, la quête de soi passe par les œuvres, notamment les têtes sans corps que confectionne Gilo, un vieil homme solitaire qui pétrit la matière pour entre autres établir des liens avec les sculptures de Loreli, sa sœur décédée. Ce faisant, il espère transcender la disparition de la morte.

La robe sans corps est aussi un ouvrage profane. En découvrant l'art, l'esprit se libère, et ce qui apparaissait autrefois comme l'unique vérité ne devient qu'une manière parmi tant d'autres de concevoir le monde. Les nouveaux gestes symboliques de la P'tite et de la Grande, débarrassés des airs compassés et mimétiques des paroissiens, prennent soudain tout leur sens. En préparant elles-mêmes leur cérémonie sur le bord de la rivière aux Rats pour prier le retour de Paulo, le père de la Grande, elles s'approprient un savoir-faire qu'elles ne se connaissaient pas. Leurs gouttes de sang mélangées scellent le début du pacte. À l'aide de leurs déguisements et des objets apportés pour le sacrifice, elles accomplissent le rituel pour que le père puisse se manifester à la Grande. Très vite, cette messe inusitée prend des allures de rite de passage.

La Grande mit les avant-bras à hauteur de sa poitrine, donna un premier coup, remonta jusqu'à sa gorge. Redescendit, palpant pensant aux deux mots cage thoracique. Étrange... comme si quelqu'un était enfermé dessous. Oui, cage... De ses deux poings lestes furieusement elle cogna.

De l'aveuglement au dessillement, de l'enfance à la maturité, les jeunes filles s'émancipent.

S'affranchir

Premier roman de Claire Hélié, *La robe sans corps* arrive après la publication d'un recueil de poésie. Le livre est entièrement traversé par les images et le phrasé de la poète, plus particulièrement certains chapitres en marge des autres : on les reconnaît aisément grâce à la présence de l'italique, à l'absence de numérotation et à leur contenu onirique. Les rêves représentent le démantèlement des barrières. L'art est une sorte de songe éveillé qui donne toutes les permissions.

Les tonalités poétiques sont également perceptibles au cœur du récit, tantôt narré par un œil extérieur, tantôt raconté par la P'tite, qui interprète ce qui lui arrive, comme si elle devenait l'héroïne de son histoire. C'est ainsi qu'elle passe de l'observation à la création, voulant faire écho aux œuvres vues qui ont provoqué chez elle le besoin impérieux d'agir.

Mais avant, avant leurs membres de plâtre et le rouge rose de leurs pommettes, elles étaient où ? Quelqu'un a pris un marteau un ciseau, les a sorties de là où elles n'étaient rien. Non non, pas rien : une image... une image derrière le front, derrière les yeux, la pose suspendue.

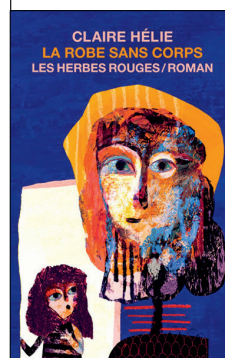
La P'tite prend la mesure de l'acte créatif et de son pouvoir : celui de donner forme à ce qui n'en avait pas.

En altitude

Grâce à Gilo et à l'Abbé, la P'tite rencontre une personne hors du commun qui lui permet d'éprouver sa propre singularité : madame Madore, une femme en couple, mais sans enfant, qui s'occupe de la Maison des arts et se distingue par ses tenues toujours très excentriques. Lorsqu'elle gravit enfin l'escalier de l'atelier de Gilo, la P'tite s'élève vers autre chose a priori plus grand qu'elle-même, mais qu'elle finit par s'approprier.

Si les contours du personnage de la P'tite sont bien dessinés, ceux de la Grande, en revanche, sont un peu plus flous. On est en droit de se demander pourquoi elle a attendu d'avoir onze ans avant de parler du départ de son père, puisque lorsqu'elle le fait, il ne semble y avoir aucun tabou. Qui plus est, les recherches de la Grande pour retrouver son paternel empruntent plusieurs raccourcis.

Le contact des œuvres dévoile à chaque habitant un pan de son intériorité. Cet éveil du village est un très beau prolongement de la révélation qui transforme la P'tite. Au bout du compte, Claire Hélié rend ses lettres de noblesse à l'art et à son pouvoir d'exhaussement.



★★★

Claire Hélié
La robe sans corps

Montréal,
Les Herbes rouges
2020, 160 p.
20,95 \$

Les sutures des sorcières

Roman par Michel Nareau

Un bébé tué lors d'une amniocentèse : l'histoire aurait pu être traitée comme un troublant témoignage, mais Marielle Giguère en fait un récit filial poignant.

Dès la première page de *Ci-gît Margot*, le deuxième livre de l'écrivaine, l'horreur est exposée : au cours d'un examen prénatal, la fille que porte la narratrice est transpercée par l'aiguille manipulée par le docteur. L'essentiel de l'œuvre est centré sur les répercussions de ce drame. Comment composer avec une mort qui entame l'idée même de l'existence ? Comment faire acte de mémoire quand ce qui a été partagé est évanescent ? Par fragments, en se jouant de la temporalité, en revenant sur des images obsessionnelles (l'aiguille, la boîte, le soubresaut de Margot), l'autrice cadre un temps du deuil qui est autant une réparation qu'une colère assumée.

La langue des endeuillées

Déjà mère de deux garçons, la narratrice rencontre le « Grand Amour » et décide d'avoir un autre enfant. En raison des risques liés à sa grossesse, des tests sont menés par une équipe stressée et peu expérimentée. Sur l'écran de l'échographie, la femme voit l'aiguille perforer le placenta et heurter le bébé. Une mort en direct, nouvelle image fondatrice qui doit être nommée pour qu'elle ne prenne pas toute la place. Pour ce faire, la narratrice raconte sa relation amoureuse, son délitement passager, son expérience médicale, qui oscille entre l'incompétence du personnel soignant et l'indifférence bureaucratique. Elle cherche ses mots pour dire ce deuil étrange. Elle apprend la « langue des endeuillées » par le biais de rencontres marquées du sceau de la vulnérabilité, de lectures (Toni Morrison, Joan Didion), de rituels : autant de tentatives pour combler un vide qui émane d'elle et la confine dans un corps ayant perdu ses possibilités de grandeur (vie, plaisirs, frontières entre

le dedans et le dehors). Le récit de la perte émerge : il impose une nouvelle temporalité à ce qui est vécu. La mère acquiert un horizon et une histoire qui la sortent du seul présent. Elle s'adresse ponctuellement à sa Margot en-allée, comme pour donner une voix à celle qui a été réduite au silence.

Imaginer la colère

Si la narratrice révèle de manière crue la douleur vécue et son désarroi, elle se raconte également en recueillant d'autres échos, images et récits qui situent son expérience et lui permettent de saisir les limites de son corps. Elle imagine la vie de Céline, la docteur responsable de l'erreur médicale, elle-même enceinte. Céline est un nom forgé qui ne cache pas la réelle identité de la coupable. Grâce à ce pseudonyme, au travail d'imagination sur sa vie, la narratrice non seulement se dote d'un espace pour déverser sa colère, ses fantasmes de vengeance, mais elle s'assure aussi d'exercer un contrôle, celui de la mémoire, de la représentation, sur ce que la médecin sera aux yeux des lecteur-rices. Céline est un sujet sans voix du récit ; la narratrice tisse sa parole pour agir sur son corps, sa vie, ses limites, ses défaites.

Dans *Ci-gît Margot*, la colère est canalisée par cette Céline inventée ; toutefois, elle déborde ce cas unique et embrasse le corps médical (entendu comme masculin et insensible), qui perpétue un univers mortifère et traumatisant : la salle des naissances. La violence gynécologique est dénoncée, même si elle se reproduit à presque tous les rendez-vous. La mise au monde et ses gestes deviennent des sources de pouvoir, et la narratrice, en les décrivant, ouvre son histoire à celle des autres.

Planter les semences

Le livre de Giguère part d'une naissance entravée pour mieux raconter l'histoire informelle du geste de donner la vie. Il met en parallèle le témoignage de la narratrice et le récit de sa grand-mère, arraché au silence familial. Décrire les fréquents accouchements d'Irène, c'est exposer une usure des corps, un poids porté par les femmes, une charge transmise, mais c'est également révéler un savoir féminin, ce que Giguère nomme la filiation des sorcières (dans une image trop souvent convoquée), qui régénère et fertilise le monde. En parlant du jardin de sa grand-mère, en expliquant comment elle s'occupe de sa maison, comment elle utilise son sang menstruel pour nourrir le sol de ses plates-bandes, la narratrice fait advenir un temps cyclique, celui d'une résistance souterraine des femmes, auquel elle se rattache pour sortir de l'hébétéude provoquée par la mort de Margot.

Raconter, c'est dire que tout n'est pas fini, qu'un possible est encore là. Cette suture, Giguère la fait au ras du corps, dans l'écho réverbéré entre une vieille de quatre-vingt-quatorze ans et une jeune mère « laguée » dans sa douleur, mais qui ne s'apitoie jamais sur son sort : elle imagine plutôt de nouvelles manières de porter un enfant. L'écriture sobre, crue et imagée de l'autrice a le mérite de laisser apparentes les cicatrices de cette suture.

